

Une sortie dans le tragadero de Parjugsha Alto

Jean Yves BIGOT

GSBM

Aujourd'hui 4 juillet 2005, il y a beaucoup de personnes indisponibles au camp de « Parjugsha ». En effet, il est devenu difficile d'intervertir les équipes, car l'habitude a été prise d'alterner une sortie spéléo avec une petite journée (lessives, balades, etc.). Les équipes ne s'étant pas beaucoup mélangées, il n'y a pas de fenêtres ou de combinaisons possibles pour « sortir sous terre ». Cela fait deux jours que je me promène en surface et il semble qu'une équipe se constitue pour aller dans le Tragadero de « Parjugsha Alto », un gouffre qui a acquis une mauvaise réputation depuis que Joël a failli s'y tuer dans un puits de quinze mètres (« puits Joël »). Malgré la profondeur atteinte (-200 m environ), le gouffre de « Alto » semble toujours aussi étroit et dangereux avec ses gros blocs branlants qu'il faut contourner précautionneusement. Généralement, on en sort minable et plein de boue. Bref, sur les quatre candidats possibles, on se retrouve à deux pour faire la pointe, Pierre Callot et moi. Pierre a une forme étonnante depuis qu'un médecin de Chachapoyas lui a prescrit des piqûres intramusculaires ; plus fatigués, ses compagnons déclinent tous l'invitation.

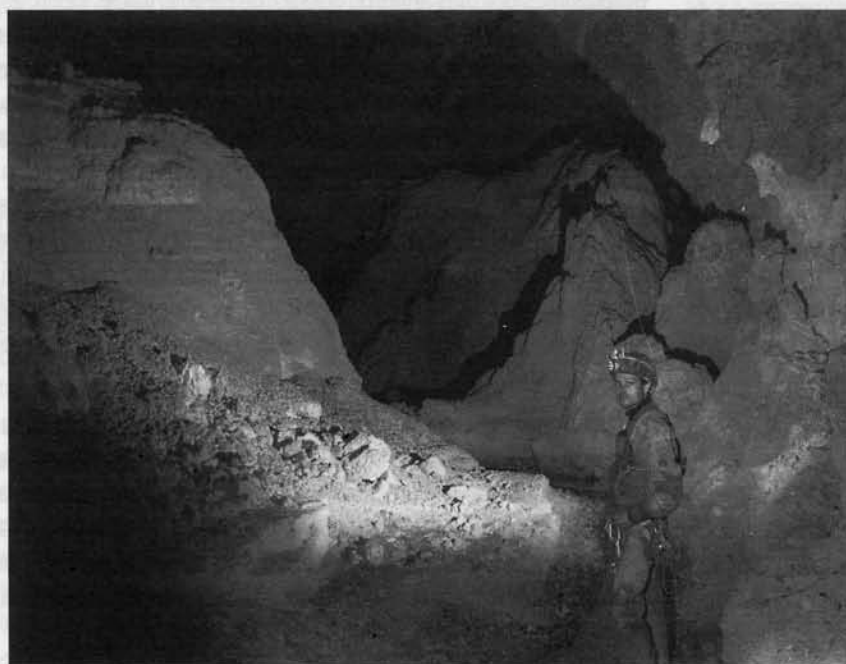
Tout est prévu. Dans mon sac, j'emporte tout : matériel de pointe, topo et photo, ainsi aura-t-on de quoi s'occuper au cas où tout se termine brusquement. Bizarrement, je ne connais pas « Alto », alors que Pierre

n'a quasiment vu que cette cavité, il en est d'ailleurs à sa deuxième exploration, la dernière date d'avant hier seulement... Je remarque très vite que les passages sont difficiles à trouver ; même Pierre hésite encore à certains endroits. Je décide donc d'édifier des cairns, car je tiens à sortir, et surtout à emprunter le bon itinéraire pour ne pas prendre de risques inutiles. Les numéros des stations topographiques matérialisées sur les parois s'égrènent, je sais que nous approchons du but. Un petit rééquipement de puits et nous arrivons au terminus topo dans une salle remplie de graviers que nous appelons « salle des Remplissages ».

Des traces de crue inquiétantes. Au cours de la descente, j'ai l'occasion d'observer les traces d'une impressionnante vague de crue qui a laissé des éclaboussures sur les parois claires. La limite noire du niveau de boue est très nette et si haute qu'elle a de quoi inquiéter le visiteur. Il s'agit probablement de petites coulées de laves torrentielles qui ont pris naissance dans des dolines lors d'un épisode de pluie intense ayant entraîné une partie des sols. La coulée de boue a balayé et envahi soudainement les galeries du gouffre ; en voyant ces traces encore fraîches, on entend presque le bruit de la vague sur les parois. On ignore quand cette vague de crue s'est invitée dans les méandres étroits du gouffre, toujours est-il que les crues suivantes ne sont pas parvenues à en effacer la

trace ! Cette observation aurait dû suffire à rassurer tous ceux qui ont eu un frisson en passant : une chance sur 100 ou 1000 de se trouver là au mauvais moment.

Le bon choix. Nous avançons lentement selon les méthodes topographiques éprouvées dont j'ai l'habitude : Pierre, devant aux instruments (visées arrières), moi derrière au carnet. Nous arrivons bientôt à un carrefour, notre méandre en recoupe un autre un peu plus grand. Comme Pierre était de la dernière pointe, il sait que Jhon est revenu de l'amont en disant que ça semblait « queuter » sur des blocs. Conscientieux, nous décidons d'en faire la topographie. Nous arrivons bientôt dans la « salle Jhon », un gros volume apparemment sans issue. Le boyau d'où



arrive un faible filet d'eau est complètement effondré au bout de quelques mètres. Mais le vide au-dessus de nos têtes nous montre que l'espoir n'est pas perdu et qu'il faut peut être insister un peu. Nous rangeons les instruments, puis nous cherchons à monter pour trouver un autre passage. Pierre, qui s'est engagé dans une escalade entre les blocs, prend pied sur le sol d'une galerie ou plutôt d'un gros vide noir : « Ouah ! », ça continue bien sûr, et gros en plus !

Nous sommes au sommet d'un énorme talus qui domine le surcreusement d'un ruisseau amont retrouvé. A la lumière de nos lampes, nous tentons d'appréhender les volumes, mais c'est difficile tant nos éclairages à acétylène nous éblouissent mutuellement. Avec prudence, nous cherchons un endroit pas trop pentu pour descendre dans le surcreusement du ruisseau. Le cours de ce ruisseau est matérialisé par la présence d'une couche de calcite qui a envahi son lit et en a durci le fond, ce qui a l'avantage de faciliter la marche. Comme le ruisseau décrit de larges et profondes courbes dans les remplissages, nous serpentons au fond de la galerie (ce sera la « galerie du Serpent »), parfois nous remontons sur les flancs pour éviter un bloc tombé du plafond ou un fluage des sédiments. Sur la droite, on entend un bruit d'eau, probablement un affluent qui se raccorde au cours principal.

Au travail. Bon, il va falloir s'organiser, car nous comprenons rapidement que la zone amont va nous occuper un moment. Puisque la progression s'avère facile et semble se poursuivre, nous décidons de continuer la topographie. Nous revenons aux sacs en prenant soin de baliser un cheminement. Après avoir enfilé quelques couches supplémentaires de sous-vêtements synthétiques, nous sommes maintenant prêts à reprendre la topographie arrêtée il y a un peu plus d'une heure. Dès les premiers relevés, Pierre mesure au distanciomètre une visée de 39 m... Cela n'arrange pas mes affaires, car habiller un tronçon de galerie de 40 m n'est pas très facile et demande un minimum de soins dans les croquis.

Un collecteur fossile : la galerie du Serpent. La galerie du Serpent est probablement le cours fossile d'un collecteur qui s'est trouvé entièrement colmaté par des dépôts détritiques constitués pour l'essentiel de sable et de graviers insolubles (silex de brèches). Nous faisons maintenant de la « première-topo » dans l'amont de la galerie, les dimensions sont un peu moins extravagantes qu'au départ, mais nous longeons une paroi d'un côté et le mur du remplissage de l'autre. Ce n'est pas la taille normale de la galerie et nous espérons toujours retrouver sa largeur initiale. Cependant, il est temps d'arrêter la progression et de fixer un terminus topographique qui sera aussi celui de la première, au grand dam de nos collègues qui assureront le lendemain la suite de l'exploration. En effet, leur exploration prendra fin 150 m après notre terminus sans que la galerie s'élargisse de nouveau...



C'est l'heure des photos. Un coup d'œil sur ma montre et je comprends que nous devons écourter notre séjour souterrain si nous voulons faire encore quelques photographies, car je n'entend pas avoir descendu le matériel pour rien. Pierre a l'habitude des photographies souterraines et il ne lui faut pas beaucoup de temps pour que l'on trouve un langage commun. En outre, il se prête volontiers à l'exercice et je peux recommencer plusieurs fois les mêmes photos sans qu'il s'impatiente. Malheureusement nous n'avons que deux petits flashes munis d'une cellule et les volumes sont si grands... Nous nous contentons de quelques photos prises dans les parties les plus étroites, c'est-à-dire au fond du canyon qui serpente dans les remplissages.

Hésitations sur le sentier. Après avoir ôté nos pelures supplémentaires et emballé tout le matériel, nous sortons du trou assez rapidement, en deux heures. Une fois au fond de la doline de « Parjugsha Alto », on aurait pu croire que nous étions sortis, presque arrivés ; c'est mal connaître le sentier ouvert quelques jours auparavant... Nous montons toujours pour sortir de la doline, mais Pierre ne reconnaît plus les endroits où il faut tourner pour rejoindre le camp. Le pire pour nous serait de descendre dans une autre doline au lieu d'emprunter les crêtes qui bordent les énormes dépressions jointives. Mais voilà, si en terrain découvert et en plein jour tout est facile, la nuit le sentier n'est pas très visible. Contrairement aux portions ouvertes à la machette dans la forêt (trous dans la végétation, entailles sur les troncs d'arbres, etc.), le sentier n'est plus trop bien marqué lorsque l'herbe devient plus rase. Nous tournons un peu, puis revenons sur nos pas : « tiens, nous sommes passés là ». Nous n'avons pas besoin de cette épreuve supplémentaire et si ça continue on va manquer la soupe de « Mamita ».

Finalement, on arrive à retrouver le chemin ponctué de « je reconnais l'endroit » et de « c'est par là ». Nous arrivons bientôt en vue du camp, le groupe électrogène ronronne et la tente est encore éclairée. Quelques nocturnes ont veillé jusqu'à 10 heures du soir, histoire de ne pas se coucher comme les poules et d'avoir des nouvelles bien fraîches du fond. Comme les nouvelles sont bonnes, nous n'aurons aucun mal à motiver une autre équipe pour continuer l'exploration. ♦

El Tragadero de Parjusha Alto

Jean Louis GALERA

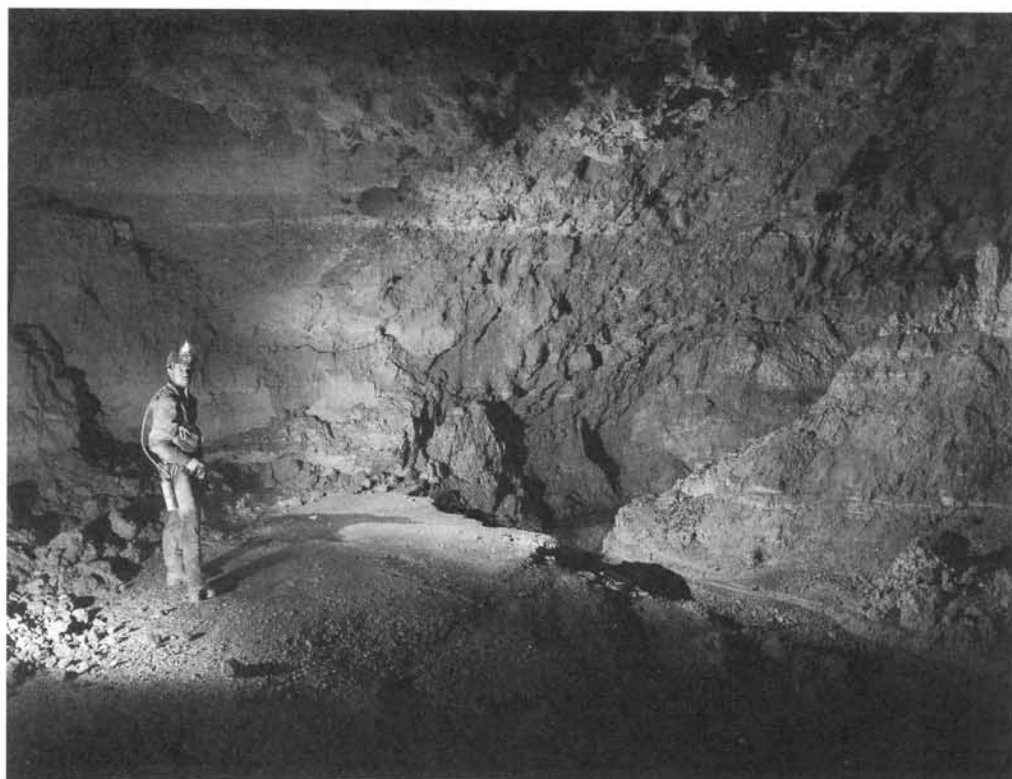
GSBM

Hoy, 4 de julio de 2005, no hay muchas personas disponibles en el campamento «Parjugsha». En efecto, se ha vuelto difícil armar los equipos, ya que se ha hecho costumbre alternar una salida espeleológica con una pequeña excursión (exploración, paseos, etc.) Dado que los equipos no se han mezclado mucho, no hay preferencias o combinaciones posibles para «explorar bajo tierra». Hace ya dos días que me paseo sobre la superficie y, al parecer, se está formando un equipo para ir al Tragadero «Parjugsha Alto», una caverna que ha adquirido una mala reputación desde que Joël casi se mata en un pozo de quince metros («pozo Joël»). A pesar de la profundidad que alcanza (-200 metros aproximadamente), la caverna del «Alto» da la impresión de ser muy estrecha y peligrosa, con sus grandes bloques inestables que es preciso rodear con mucha precaución. Por lo general, uno sale en un estado calamitoso y lleno de lodo. En resumen, de los cuatro posibles candidatos, sólo dos están disponibles para realizar la expedición, Pierre Callot y yo. Pierre se haya en muy buen estado, luego de que un médico de Chachapoyas le recetara unas inyecciones intramusculares; sus compañeros, más fatigados, rechazaron la invitación.

Todo está previsto. En mi mochila llevo todo: material para la expedición, de topografía y de fotografía. De esta manera, en caso de que todo termine abruptamente, tendremos en qué ocuparnos. Es extraño pero no conozco el «Alto», a diferencia de Pierre quien

casi no ha observado otra cosa que dicha cavidad. Esta es su segunda exploración, la última fue apenas antes de ayer. Me doy cuenta rápidamente que es difícil encontrar los pasajes; incluso Pierre duda en algunos lugares. Por ello, he decidido colocar hitos que veré al salir sobre todo para seguir bien el itinerario y no correr riesgos inútiles. Los números de las estaciones topográficas marcadas sobre las paredes desfilan consecutivamente y me permiten saber que nos acercamos a nuestro objetivo. Un pequeño re-equipamiento de pozos y llegamos al final de la línea topográfica en una sala llena de grava a la que denominamos «Sala de Llenados».

Huellas de crecida preocupantes. Mientras descendo, puedo observar las huellas de una impresionante ola de crecida que ha dejado salpicaduras sobre las paredes. Las marcas negras del nivel del lodo son tan claras y altas que provocan temor en los visitantes. Se trata probablemente de pequeñas corrientes de lava torrencial que se originaron en las dolinas durante un episodio de lluvia intensa que arrastró una parte de los suelos. El agua y el barro han invadido repentinamente las galerías de la caverna; al ver esas huellas todavía frescas da la impresión de estar escuchando el ruido de las olas sobre las paredes. Se ignora cuándo ingresó esta ola en los meandros estrechos de la caverna; lo cierto es que las siguientes crecidas ¡no han logrado borrar sus huellas!. Esta observación debió haber bastado para calmar el estremecimiento de aquellos que lo sintieron al pasar por aquí: el riesgo de hallarse justo en un



mal momento de crecida en esta zona se reduce a una probabilidad entre cien o mil.

La buena elección. Avanzamos lentamente de acuerdo a los métodos topográficos conocidos y a los que estoy acostumbrado. Pierre va delante con los instrumentos; mientras yo, detrás del cuaderno de campo. Llegamos pronto a un cruce: nuestro meandro entrecruza otro un poco más grande. Como Pierre estuvo en la última expedición, sabe que Jhon regresó de la zona aguas arriba diciendo que eso parecía deslizarse sobre los bloques. Cuidadosos, decidimos topografiar. Llegamos pronto a la «Sala Jhon», un gran espacio aparentemente sin salida. La galería es estrecha y emana un débil hilo de agua que se hunde totalmente al cabo de algunos metros. Pero el vacío por encima de nuestras cabezas nos muestra que la esperanza no está perdida y que es preciso insistir, quizás, un poco más. Acomodamos los instrumentos, luego intentamos subir para encontrar otro pasaje. Pierre, quien se ha embarcado en una escalada entre los bloques, pone pie en el suelo de una galería o más bien de un gran vacío negro: ¡Eh! ¡Esto continúa y es más grande!.

Estamos en la cima de un enorme talúd que domina la socavación de un arroyo encontrado aguas arriba. A la luz de nuestras lámparas, intentamos definir los espacios de estas galerías, pero es difícil ya que nuestros equipos de iluminación de acetileno nos deslumbran mutuamente. Con prudencia, buscamos un lugar no tan suspendido para bajar hasta la socavación del arroyo. El curso de ese arroyo está materializado por la presencia de una capa de calcita que ha invadido su lecho y ha endurecido el fondo, lo que representa una ventaja para caminar con facilidad. Dado que el arroyo describe a su paso largas y profundas curvas en su extensión, serpentreamos al fondo de la galería (la denominaremos «Galería de la Serpiente»), a veces volvemos a los flancos laterales para evitar un bloque que ha caído del techo o una fluencia de sedimentos. A la derecha, escuchamos el ruido del agua, probablemente sea un afluente que confluye hacia el curso principal.

Al trabajo. Bueno, es preciso que nos organicemos porque inmediatamente nos damos cuenta que la zona aguas arriba nos va a mantener ocupados por un buen rato. Ya que el avance se hace fácil y parece fluir, decidimos continuar la topografía. Regresamos a nuestras mochilas teniendo cuidado de señalizar el camino. Después de ponernos algunas capas adicionales de ropa sintética, estamos listos para retomar la topografía que habíamos detenido hace un poco más de una hora. Desde los primeros levantamientos, Pierre mide con el distanciómetro una visual de 39 m. Esto no me facilita las cosas, ya que cubrir un tramo de galería de 40 m. no es muy fácil y requiere un mínimo de cuidados en los croquis.

Un colector fósil: la galería de la Serpiente. Es probablemente el curso fósil de un colector colmatado en su totalidad por depósitos detríticos constituidos principalmente por arena y grava

insolubles (sílex de brechas). Hacemos ahora la «primera topografía» en la zona de aguas arriba de la galería; las dimensiones son un poco menos extravagantes que al inicio, pero bordeamos una pared por un lado y el muro por el otro. No es el tamaño normal de la galería y continuamos esperando encontrar su amplitud inicial. Sin embargo, es momento de detener el avance y fijar un final de la línea topográfica que será también el del primero, en desmedro de nuestros colegas que garantizarán al día siguiente la continuación de la exploración. En efecto, su exploración terminará 150 m. después de nuestro final sin que la galería se extienda nuevamente...

Es la hora de las fotografías. Un vistazo a mi reloj y comprendo que debemos acortar nuestra estadía subterránea si queremos tomar aún algunas fotografías, porque además no he bajado ningún material. Pierre tiene la costumbre de tomar fotos subterráneas y no le toma mucho tiempo encontrar un lenguaje común. Por otro lado, se presta voluntariamente para el ejercicio y así puedo recomenzar muchas veces las mismas fotos sin que se impacienta. Desafortunadamente, sólo tenemos dos pequeños flashes provistos de una sola luz y los espacios son tan grandes... Nos tenemos que contentar con algunas fotos tomadas en las partes más estrechas, es decir, al fondo del cañón que serpentea en las cavidades más visibles.

Dudas sobre el sendero. Después de habernos quitado la vestimenta adicional y guardado todo el material, salimos del agujero rápidamente, nos toma dos horas. Una vez al fondo de la dolina de «Parjugsha Alto», se podría haber pensado que ya habíamos salido, casi llegado; pero esto nos indica que no conocemos bien el sendero abierto hace algunos días... Continuamos subiendo para salir de la dolina, pero Pierre no logra reconocer los lugares por los que hay que voltear para llegar al campamento. Lo peor que podría sucedernos sería bajar a otra dolina en lugar de tomar las crestas que bordean las enormes depresiones articuladas. Si bien en terreno descubierto y a pleno día todo resulta fácil, por la noche el sendero no es muy visible. A diferencia de las porciones abiertas a machete en la selva (huecos en la vegetación, cortes en los troncos de los árboles, etc.), el sendero no se nota mucho cuando la hierba es menos tupida. Avanzamos por aquí, por allá, y terminamos regresando: «mira, ya pasamos por acá». No necesitábamos esta prueba adicional y si esto continúa nos vamos a perder la sopa de «Mamita».

Finalmente, logramos encontrar el camino punteado de «reconozco este lugar» y de «es por acá». Llegamos pronto al campamento, el grupo electrógeno ronronea y la tienda de campaña todavía está iluminada. Algunos noctámbulos se han quedado despiertos hasta las diez de la noche por no acostarse junto con las gallinas y con el propósito de tener noticias fresquitas del fondo. Como las noticias son buenas, no tendremos mayor dificultad para entusiasmar a otro equipo a que continúe la exploración. ♦

